

Père Bernard Ducruet

La paix du cœur

Nouvelle édition

EdB | PETITS TRAITÉS SPIRITUELS

Bonheur chrétien

Introduction

Tous les hommes désirent la paix pour eux-mêmes, pour leur famille, pour leur nation, pour le monde. Mais peu sont prêts à consentir à l'investissement que demande en permanence cette paix réalisée :

« *Bienheureux les artisans de paix.* » (Mt 5, 9)

La paix est un combat. Nous n'avons pas à subir les conditions de vie qui nous sont faites, mais à les gérer pour qu'elles deviennent génératrices de paix.

Cependant, tout en restant actifs pour réaliser les conditions les plus favorables à la paix de notre entourage, nous avons sans cesse à accueillir cette paix comme un don de Dieu qui surpasse tous nos efforts pour la mettre en œuvre.

Ce petit traité ne sera pas une réflexion théorique sur la paix, mais une description concrète des moyens mis en œuvre par la communauté bénédictine (et offerts à tous) pour réaliser sa devise : *pax*.

La littérature ancienne présentait la maxime de Cicéron comme un exemple de sagesse :

« Si tu veux la paix, prépare la guerre. »

Saint Benoît puise sa sagesse dans celle de la Bible. Il cite le Psaume :

« *Recherche la paix et poursuis-la.* » (Ps 33, 15)

Il oriente la vie fraternelle comme une préparation continue à la paix. « Si tu veux la paix, prépare la paix », semble-t-il nous dire. La paix sera la conséquence d'un art de vivre tel qu'il l'a voulu et organisé, justement en un temps où la guerre n'a cessé de sévir en Italie, en cette fin de V^e et ce début de VI^e siècle.

Au sommet du Mont Cassin, où par sécurité la communauté s'est fortifiée, elle a pu voir dans les vallées les armées barbares se diriger vers le sud, puis celle de Byzance remonter vers le nord. Le roi Totila, avant d'investir Rome, monte lui-même un jour jusqu'au monastère.

Saint Benoît est donc habité par cette pensée de la paix lorsqu'il crée ce havre de paix où vivent ensemble Romains et Barbares, esclaves et hommes libres, lettrés et illettrés, malades et bien portants, jeunes et vieillards.

Dans un premier temps, il puise dans son tempérament romain et dans sa famille issue de la

Sabine où sont nés les meilleurs administrateurs de Rome, ce sens de l'ordre et de l'organisation dont la paix est le premier fruit. Comme le dit un proverbe ancien faisant écho à la sagesse biblique :

« La paix est la tranquillité de l'ordre. »

Nous allons découvrir, dans une première partie, comment la paix est favorisée par l'ordre mis dans les choses gérées en communauté, puis nous verrons comment la paix est aussi dépendante de l'ordre établi dans les rapports entre les personnes, car la charité elle-même doit être ordonnée. Enfin, plus profondément, la paix nous apparaîtra comme l'ordre mis par chacun dans sa vie intérieure par l'ordonnance des passions.

Cependant, la vie elle-même de saint Benoît nous suggère un au-delà de cette paix active. En effet, à la fin de sa vie, il a la révélation de la destruction de son œuvre par les Lombards et de la fuite de ses disciples partis se réfugier dans la ville de Rome. Il découvre alors la précarité de toute œuvre humaine et trouve la paix dans une nouvelle dimension qui est au-delà de tous les combats menés pour pacifier la terre.

La paix est ce don de Dieu qui surpasse toute compréhension et garde le cœur et la pensée unis à ceux du Christ Jésus, nous livrant la source de cette paix au-delà de l'épreuve.

Chapitre 1

LA PAIX EN DEÇÀ DE L'ÉPREUVE

La paix est le fruit de cet ordre où les valeurs sont hiérarchisées, où les hommes sont à leur place, les passions dominées, les choses elles-mêmes respectées.

Pour un jeune de notre époque, cela risque de faire un monde passablement ennuyeux, car on préfère souvent la fantaisie à la rigueur, la spontanéité à l'ordre, la vie passionnée à la tranquillité de l'âme...

Mais pour celui qui veut avancer dans l'aventure de l'union à Dieu, il est nécessaire d'assurer sa nature, de la pacifier, de l'ordonner.

Au novice qui se présente au monastère, saint Benoît propose la recherche de Dieu, et la poursuite de son œuvre à la suite du Christ – c'est là le but

principal de notre vie. Voilà pourquoi il tente de pacifier en nous tous les combats secondaires, afin de garder notre vigueur pour son service en réalisant un climat d'ordre et de paix.

1. L'ordonnance dans les choses

La paix sera, tout d'abord, le fruit de l'ordre mis dans les choses, ordre dans les choses gérées. Les choses au monastère vont être respectées pour ce qu'elles sont. Elles mettent les frères en communion les uns avec les autres, par le service qu'elles rendent, par le partage qu'elles suscitent, par le soulagement qu'elles procurent. Les choses seront donc ordonnées et rangées.

Celui qui les range est choisi non pas tellement pour sa compétence, mais surtout pour sa sagesse monastique, c'est-à-dire sa capacité de discerner entre, d'une part, la nécessité, l'utilité du service rendu aux frères, et d'autre part, l'avarice d'une gestion qui emmagasine pour soi, pour le plaisir de gérer, ou qui collectionnerait les choses pour leur valeur propre et non pour leur valeur relative au service rendu.

Dans les monastères anciens, on bâtissait des celliers et des bibliothèques qui ressemblaient à des églises. Saint Benoît recommande que tous les objets soient respectés comme les vases sacrés de l'autel. En

effet, toute chose a la même valeur : celle de mettre les frères en relation les uns avec les autres.

Aussi, il n'y aura pas au monastère une hiérarchie fondée sur la gestion des choses. Car là où on met une hiérarchie de valeur entre les choses, on institue une hiérarchie entre ceux qui les gèrent : le banquier devient plus que le paysan et le pays producteur de pétrole, plus que celui qui produit du café. Or, le sacristain n'a pas une fonction plus noble que le jardinier.

Saint Benoît insiste pour qu'on se transmette, dans les services, les choses nettes, propres, en bon état. Nous savons qu'une voiture cabossée ne sera pas longtemps sans recevoir une deuxième bosse dont personne ne saura l'origine. De même, lorsque la vaisselle commence à être ébréchée, la contagion de la négligence s'empare vite d'une communauté. Saint Benoît demande que celui qui détériore, casse, détruit un objet, s'en accuse à la communauté.

Ce n'est pas la valeur des choses en soi qui est en cause dans cette accusation, mais le désir de pacifier, afin que le malaise ressenti par les frères lorsqu'ils découvrent la maladresse, le manque de soin, la disparition d'un livre ou la démesure, soit aussitôt pardonné par tous et que chacun reste davantage vigilant dans l'utilisation des choses.

En effet, la distraction manifeste toujours un manque de présence et de vigilance, et la négligence

révèle quelque chose d'un état d'esprit qui n'est pas source de paix dans la communauté mais au contraire, source de murmures, parfois légitimes. Or le murmure est ce qu'il y a de plus incompatible avec la paix du cœur et avec ce rayonnement pacifique que nous devons avoir en communauté.

Aujourd'hui, l'abondance a fait perdre quelque chose du respect que nous devons avoir pour toute chose. Le pain a perdu cette valeur symbolique qu'il avait dans un repas lorsqu'il était partagé : celle de mettre en communion, en « compagnonnage ». Le gaspillage des choses n'est pas un élément de paix. On ne connaît plus cette qualité de vie où tout est respecté parce que les choses sont rares et parce que le partage est vital.

Or, ce partage des choses est aussi un élément de paix, s'il est fait dans la justesse et la justice. En communauté, on partage selon les besoins de chacun, c'est-à-dire en tenant compte des plus faibles. Or, rien n'est plus difficile à réaliser dans la pratique que ce type de partage qui n'est pas égalitaire. Là aussi, il faut le discernement de la sagesse.

Aussi, le cellérier sera plutôt un homme humble, capable de relations avec l'Abbé, les frères, les hôtes, les pauvres, avec Dieu, plutôt qu'un spécialiste chevronné. Il ne devra contrister personne dans la maison de Dieu et organiser son temps pour garder la paix du cœur. Alors, les frères qui ont besoin de

moins se réjouiront ; les autres ne s'attristeront pas d'avoir besoin de plus, ni ne réclameront comme un dû ce qui leur manque. Tous seront en paix, s'ils évitent le murmure qui naît de la jalousie.

Ainsi, dans un premier temps, la paix de la communauté vient de l'ordonnance des choses et de leur juste partage. La comptabilité, aujourd'hui, est un instrument précieux pour évaluer cette gestion ordonnée. Mais il importe que les choses ne soient pas gérées par avarice, ou par souci d'accaparer. Il faut gérer pour rendre service, pour donner à ceux qui ont besoin de plus, pour mettre en communion les frères qui entretiennent avec ceux qui utilisent.

Le cellérier devrait être un agent de communion et pas seulement un administrateur. Saint Benoît le décrit comme un homme de relations. Il le dit « père » du monastère. Agent de paix par son discernement dans le juste partage.

Mais pour pouvoir partager, il faut pouvoir produire, car le manque, la pénurie, la trop grande pauvreté, nuisent à la paix lorsqu'on ne peut donner à chacun selon ses besoins réels, tout autant que l'abondance où les choses gaspillées perdent leur signification d'unir par le partage.

Aujourd'hui, les responsables de communauté doivent résoudre avec discernement un autre problème dont la paix est issue : celui de l'inflation des besoins qui ne sont plus ceux, plus primaires, de la sécurité

ou de la subsistance (la santé, la vie), mais ceux de la formation, des études, et des besoins de l'esprit.

Où se trouve le vrai partage entre ceux qui ont besoin de plus et ceux qui peuvent se contenter de moins ? L'équilibre est toujours à refaire entre les valeurs utiles à la communion des personnes et celles qui ne favorisent que l'individualité.

2. L'ordonnance des relations

La paix, dans une seconde analyse, nous vient de l'ordonnance des relations entre les frères. La Règle bénédictine prévoit un chapitre sur les places et les rangs que les frères doivent garder entre eux. On peut s'en étonner. Est-ce que la spontanéité naturelle ou la charité fraternelle ne suffit pas à donner à chacun sa place ?

Penser cela, c'est oublier trop vite que là où un certain ordre n'est pas prévu, bien souvent, des hiérarchies parallèles et spontanées s'instaurent, basées sur l'affectivité ou la répulsion instinctive. Ainsi en est-il chez les animaux, aussi bien dans les basses-cours que dans les tribus de singes ou de loups.

Or, dans les communautés chrétiennes, on peut très vite retrouver les distinctions naturelles de classe, de race, de clan, de tribu, qui existent dans la cité séculière. Saint Benoît reçoit dans sa communauté des moines venus les uns de la noblesse, les autres

de l'esclavage. Il y a chez lui des Romains et des Barbares, des bien portants et des malades, des jeunes et des vieux.

Dans cet ensemble où des relations instinctives pourraient créer des hiérarchies spontanées, il introduit un ordre tout à fait arbitraire qui est celui de la date d'entrée au monastère. Ainsi, chacun apprend à accepter le voisin qu'il n'a pas choisi et à dépasser les sympathies ou les oppositions secrètes qui lui feraient chercher spontanément la proximité d'un frère de son âge, de sa tribu, de sa famille ou de sa caste, défendant l'un et fuyant l'autre dont il ressent la présence comme celle d'un ennemi.

Avec son voisin, le moine cénobite apprend à dépasser ses réactions premières qui sont celles de la sensibilité ; et Dieu sait si cela peut être nécessaire, si, par exemple, au chœur, notre voisin chante mal, bouge sans cesse, éternue au mauvais moment, etc. Il nous faut donc apprendre le b.a.ba de la charité qui est urbanité, politesse, accueil fraternel.

Tout ce chapitre des rangs et places dans la communauté nous parle de cette délicatesse dans les relations, en particulier entre anciens et plus jeunes, qui est si difficile à acquérir pour des hommes et des femmes partageant toute leur existence. Car autant nous sommes agréables dans une communauté étrangère, autant nous devenons facilement hostiles

dans un milieu coutumier où les blessures de notre sensibilité sont toujours frottées au même endroit.

Cet ordre dans les relations va s'adresser aussi et surtout à ceux qui ont une responsabilité dans la communauté, de quelque nature qu'elle soit. Tous doivent se souvenir qu'ils sont au service des frères, et n'ont pas à faire ressentir une supériorité sur les autres (même si on n'a à gérer que le cirage ou les brosses à chaussures, on peut faire sentir à tel ou tel son pouvoir).

Au responsable, saint Benoît demande pour qualité première d'avoir l'humilité de tenir sa place simplement, sans démission ni prétention. Au service de table, il ne s'agit pas seulement de servir matériellement ses frères avec ordre et précision, mais avec la charité de celui qui accueille le Christ et le sert.

Aussi, on priera pour les semainiers, afin que leur service soit effectué jusqu'à avoir cette qualité de la charité qui ne peut être obtenue sans le secours de Dieu. Chaque semaine, saint Benoît voudrait que l'on refasse le geste du Christ au Jeudi saint, lavant les pieds de ses Apôtres et leur recommandant de faire de même. Par ce geste symbolique, Jésus fondait son Église sur une hiérarchie de service dont les bénéficiaires sont ceux qui en ont le plus besoin.

En échange, saint Benoît demande que l'on respecte le temps des responsables, afin de leur

permettre d'accomplir leur tâche dans la paix, et que, durant les temps laissés libres, ils puissent vaquer à des travaux demandant plus de concentration ou à leur propre lecture spirituelle. Ainsi, pense-t-il, personne ne sera ni troublé, ni contristé dans la maison de Dieu.

Cette ordonnance dans les relations, qui favorise la paix d'une communauté, sera très particulièrement le fait de l'Abbé et du Prieur. Ils doivent être, davantage encore, des êtres de paix et de communion. Or, une condition essentielle à la paix de toute société est la prise en compte de l'éducation des plus pauvres. Vous aurez toujours des pauvres avec vous, dit Jésus, et il n'y a pas de communauté chrétienne qui n'ait ses pauvres.

Or, saint Benoît, dans les dix chapitres de la Règle où il traite de l'organisation de la communauté, a toujours le souci de recommander à l'attention des responsables, les plus faibles dans le travail, les étrangers accueillis, les vieillards, les malades, les enfants, ceux qui ne peuvent pas suivre la mesure commune. En chacun de ces cas, on rencontre le Christ qui a voulu s'identifier au pauvre, à l'étranger, au malade visité.

Aussi, la Règle n'a pas pour but de former un corps d'élites pur et dur, de favoriser les compétitions de vertus, mais de donner à chacun les chances d'arriver, tous ensemble, à la Vie éternelle.

L'entraide réciproque communautaire est d'une tout autre qualité que celle réclamée à une équipe désireuse de franchir un obstacle, de réussir une ascension, de gagner une course. Là, il faut nécessairement éliminer les faibles. Ici, au contraire, la relation de charité, qui rend présent le Christ, nous fait avancer vers notre but et favorise une paix qui est bien autre chose que celle de frontières respectées.

La paix est très difficile à réaliser là où on favorise trop la sélection, la compétition, et la formation d'élites qui ne se considèrent pas au service des plus pauvres, mais sont polarisées par un but matériel, intellectuel, ou scientifique à acquérir.

Saint Benoît estime que le partage des services est aussi important pour édifier la communion de la communauté que le partage des biens. Peut-être qu'aujourd'hui, dans une société où les progrès matériels, scientifiques et culturels sont si rapides, on a mieux saisi la tâche que l'Église doit assumer : aider les plus pauvres à suivre et les plus avancés à ne pas oublier les plus pauvres. C'est son rôle pacificateur et prophétique qui consiste à rappeler que le but ultime de l'humanité est la communion des saints.

Or, cette entraide dans nos communautés possède un autre aspect qui est aussi une source de communion et de paix, c'est celui de la correction fraternelle.

Une communauté paisible est nécessairement une communauté progressant vers son but qui est

la communion. Le développement de tout l'homme et de tous les hommes est le nom de la paix, disaient Jean XXIII et Paul VI. Le progrès de la charité est source de la paix dans nos communautés. Or, le progrès passe par les difficultés provenant des caractères, des défauts personnels, des erreurs, des péchés... Une communauté paisible n'est pas celle où la sainteté est évidente, déjà réalisée, où la moralité est impeccable.

La communauté paisible est celle où les défauts ne sont pas cachés, mais reconnus avec humour et même avec tendresse ; où les erreurs sont dénoncées sans raideur ; où les péchés sont accusés sans être jugés ni être source de culpabilité ; où la personne peut progresser à partir de ce qu'elle est, sans avoir besoin de se masquer.

Or, le ressort de cette pédagogie pacifiante est le pardon reçu et donné, par cette miséricorde qui exige tant de patience, de longanimité, d'amour, d'humour, de joie et de réciprocité.

En effet, bien souvent, tel frère, aujourd'hui repris et encouragé à se relever, sera celui qui, demain, devenu plus fort, relèvera à son tour un frère resté au bord de la route. Le pardon est la source de grâce parce qu'il remet en ordre. C'est pourquoi aussi l'humble confession des péchés à un prêtre et l'absolution reçue sont pareillement sources de paix.

3. L'ordonnance intérieure

Après avoir parlé de cette paix qui naît de l'ordre dans les choses et de celle qui naît de l'ordre entre les personnes, je voudrais aborder une autre dimension du combat pour la paix qui est celui que chacun livre dans son propre cœur pour l'ordonner, pour le réorienter dans toutes ses facultés.

La plupart d'entre nous obéissent, le plus souvent, à leur cœur sensible et ne résident pas de façon permanente dans leur cœur profond.

Le cœur sensible est celui qui est mû surtout par les connaissances qui nous viennent des sens. Il se fait illusion en prenant pour la Vie véritable tout ce qui bouge, brille, éclate, fait sensation, flatte le goût et l'odorat. Il est attiré par mille désirs dont chacun veut accaparer momentanément la totalité de son attente et de son attention.

Face à cette connaissance sensible, éclatée, mouvante, se développe une volonté tour à tour volontariste ou affective, qu'on a trop tendance à développer dans l'éducation actuelle, par la compétition et la tension vers la réussite. C'est une volonté souvent dure, qui peut casser facilement.

C'est pourquoi, dans les derniers chapitres de la Règle, avant de nous parler de la volonté d'obéissance et de celle du bon zèle, saint Benoît nous met en garde contre cette volonté agressive qui veut corriger

les torts, ou cette volonté affective qui veut protéger ou dominer son frère.

Car ce cœur sensible est le lieu des passions : la peur, la tristesse, la douleur, ou la joie sensible. Il n'est pas à l'abri des tentations : orgueil, vanité, avarice, sensualité. Ce cœur sensible n'est donc pas pacifié.

Toute la pédagogie de la Règle consiste à nous faire découvrir le cœur profond et à nous y stabiliser. C'est là le cœur caché où se situe le « vouloir aimer », la dilection, la volonté d'amour qui correspond à la grâce.

Ce cœur profond, qui désigne à la fois ce qui est le plus intérieur et l'élan le plus libre et le plus spontané, est mû, non par la connaissance sensible, mais par l'intelligence raisonnable, elle-même soumise aux dons et lumières de l'Esprit. Cette connaissance engendre une volonté voulante et vertueuse, qui est obéissance à la volonté de Dieu.

Le cinquième chapitre de la Règle décrit cette extraordinaire docilité du disciple à la volonté de Dieu et de son Abbé. Ce moine, stabilisé dans le cœur profond, obéira à tous ses frères (ch. 71) et sera source de ce bon zèle et de cette ferveur vivante décrite au soixante-douzième chapitre.

Désormais, l'âme anime vraiment tout le psychisme au lieu d'être dominée par lui. Les passions sont réorientées, l'imagination est mise au service de l'action et de la contemplation, la sensibilité est

éveillée à tout ce qui est beau, bon et vrai. L'être entier est ordonné et pacifié, et le corps lui-même manifeste cette tranquillité de l'ordre.

Or, toute la Règle, avec ses diverses composantes, va nous apprendre à pacifier notre cœur et à l'habiter au plus profond. La vigilance de l'humilité, l'obéissance, l'attention au travail, le silence, la liturgie, tout nous invite à habiter notre cœur en dépassant les turbulences de la sensibilité. Pacifiés, nous serons alors pacifiques pour les autres.

Si je me résume maintenant, la paix de nos communautés a un aspect politique, celui de la gestion et du partage des choses. Elle a un aspect moral, celui d'une juste relation des frères entre eux, chacun occupant la juste place. Elle a un aspect ascétique, celui de l'ordonnance de l'homme intérieur.

Maintenant, je voudrais montrer qu'elle ne peut être qu'un don de Dieu et une grâce gratuite : c'est son aspect mystique.